LES FLEURS DE SIGIRIYA

Jean-Charles Beaujean

Les fleurs de Sigiriya

Roman

Éditions Persée

Du même auteur :

LE VACARME DU SILENCE – Roman
(aux Éditions Memory 2012 – Nominé au Prix Première RTBF 2013)

RÊVES DE PIPEAU – Recueil de nouvelles
(aux Éditions Persée – 2013)

LES CAHIERS POUCHKINE – Recueil de poésies
(aux Éditions Persée – 2014)

À paraître prochainement aux Éditions Persée,
un premier roman théâtral.

Consultez notre site internet

© Éditions Persée, 2016

Pour tout contact :
Éditions Persee – 38 Parc du Golf – 13856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

à mon tendre Chocky,
à ma petite Sarah.

PROLOGUE

Le bonheur a toujours quelque chose à se reprocher…

« *Un album-photos est conçu pour se glisser au fond d'un tiroir qu'on ne rouvre jamais. Hier, mes vingt ans ont défilé en revoyant ton doux visage me sourire tendrement. Parfois, je me demande si j'ai encore une place dans ton cœur ou si tu as décidé de m'oublier pour ne plus souffrir. Ce soir, je pleure sous les couvertures en imaginant que notre aventure eût été une belle histoire si je n'avais pas été aussi bête.* »

Baron

*
* *

— Comment fais-tu pour ne jamais y penser ?

— Je n'y pense pas, c'est tout.

— Tu crois qu'il recommencera un jour à tirer sur tout ce qui bouge ?

— C'est certain, mais j'ignore où et quand, alors à quoi bon se torturer à l'avance inutilement ?

— Et si tu étais un jour dans sa ligne de mire ?

— Il faut bien mourir de quelque chose.

— On ne sait jamais parler sérieusement. Moi, j'ai peur, tu sais.

— Il ne faut pas, ma chérie. Je sais que c'est difficile mais tu ne dois pas te focaliser sur ce type. La vie continue et ce serait lui faire trop d'honneur que de l'inviter sans cesse à notre table, tu ne trouves pas ?

— Et si c'était moi dans sa ligne de mire, tu t'en moquerais aussi ?

— Bien sûr que non mais ça n'arrivera pas.

— Qu'en sais-tu ?

— Fais-moi confiance, mon amour. Ce débile ne nous atteindra jamais. Jamais, tu entends ?

— Prends-moi dans tes bras et serre-moi très fort, je t'en supplie.

— Ma chérie…

— Tu dois vraiment partir ?

— Oui.

— C'est impossible de se fâcher avec toi, tu souris tout le temps !

— Je m'en vais, Fleur.

— Tu reviendras ?

— Tu le sais très bien.

— Réponds-moi. Tu reviendras ?

— Je te le promets.

— Quand ?

— Je ne sais pas.

— Derrière ce sourire ravageur, je sais qu'il y a beaucoup de tristesse en toi, Baron !

La nuit n'est pas toujours aussi longue qu'elle y paraît. Je plie et déplie inlassablement ce petit bout de papier en relisant le texte dans la pénombre. Quatre phrases idiotes gribouillées en vitesse un soir avant de m'endormir. Depuis, je ne m'en sépare plus mais je me fais mal en gardant religieusement ces quelques mots comme une relique au fond de ma poche. Il suffit d'éteindre la lumière. L'ombre brûlante de l'amour rôde sans relâche mais on ne peut s'y blottir quand on a froid. Alors, je rentre seul à la maison…

Un immeuble insignifiant à deux étages avec une cour près des Coteaux, un lieu-dit sur les hauteurs de Liège. Quatre locataires en tout. Un couple de retraités sans histoire ; une jeune dame vivant seule avec sa gamine de cinq ans dont j'ignore le nom simplement parce qu'il n'a jamais été mentionné sur la boîte aux lettres et que cela ne m'empêche pas de dormir ; un représentant qui a

élu domicile au bistrot d'en face ; et moi, Gérard Touffin, ancien légionnaire dans la trentaine bien engagée, que tout le monde appelle Baron pour des raisons qui ne seront expliquées ni maintenant ni plus tard.

Le propriétaire, un « père Grandet » plus vrai que nature, avare et acariâtre. On ne le voit jamais. Sauf en fin d'année, un peu avant Noël, pour la régularisation des charges, souvent trop peu perçues à son goût.

Dans la réalité quotidienne, nous sommes seuls à gérer cet immeuble gangrené par un mérule naissant, mais je pense que tout le monde s'y sent bien, peut-être à cause de cette ruelle escarpée aux gros pavés d'antan, un peu retirée du centre touristique, qu'il nous faut gravir chaque jour avec peine pour rejoindre notre habitation et qui nous donne parfois l'illusion d'être coupés du reste du monde.

*
* *

Certes, Fleur a su lire mes pensées. Derrière ce sourire que j'affiche de façon permanente, un chouia de tristesse sommeille en moi, c'est possible. Mais j'ai renoncé depuis longtemps à me lamenter et préfère vivre au jour le jour car ceux qui croient à l'amour ne le trouvent jamais et ceux qui n'y croient pas vont forcément en enfer. Qui sait ? C'est peut-être ça le bonheur ! Quant au sniper, dire que je n'y pense jamais serait exagéré de ma part. Il est évident que n'importe lequel d'entre nous peut être la cible de ce demeuré à tout moment. L'impuissance des autorités à localiser le tueur depuis un an déjà ne rassure pas les foules. Qu'il ne se manifeste plus depuis plusieurs mois n'arrange rien. C'est connu, il n'y a rien de pire qu'une minuscule araignée qui vient brutalement d'échapper à votre champ de vision. Au fond, c'est une question de temps. Ce grand malade s'amuse avec les nerfs des gens et se procure probablement un malin plaisir à nous confiner dans une torpeur de tous les instants. Face à l'invisibilité de ce monstre, rester vivant relève

non seulement de l'exploit mais peut se résumer aujourd'hui en une simple loterie, il faut bien l'admettre. Mais je refuse que cet ignoble individu pourrisse ma vie à coups d'angoisse et c'est pour cette raison que je l'ignore parfaitement. Je fais donc comme s'il n'avait jamais existé.

L'important, ce n'est pas tellement le mensonge dans lequel on s'enlise au point de s'en convaincre soi-même. Non. L'important, c'est que certaines personnes vous incitent au mensonge plus que d'autres. Fleur, par exemple. Elle a toujours été amoureuse de moi. Pire. Elle n'a jamais validé notre amitié comme quelque chose de définitif. Alors, à sa manière, elle s'acharne à me poser de ces questions, à me demander toutes les dix secondes si je vais bien, si je fais attention à ma santé, à me scruter dans tous les sens comme si je risquais de lui échapper. Contrairement aux apparences, nous ne sommes plus ensemble depuis un sacré moment. Et notre idylle n'a duré que quelques semaines. L'amitié, elle, s'est imposée naturellement. On n'en a même pas discuté. Chacun fera sa vie de son côté. À chacun sa liberté, avait-elle ajouté en raclant une larme du revers de sa manche. Fleur, c'est plutôt une amitié-refuge, je sais difficilement être plus précis. Ce qui m'exaspère au plus haut point, c'est sa manière idiote de me retenir contre mon gré lorsque je lui annonce que je dois partir. Je serais tenté de dire que je ne le supporte plus. Et ses yeux de cocker quand je franchis la porte en dégrafant tendrement ses doigts de ma veste en essayant de ne pas lui faire mal. Le mensonge est alors une arme redoutable contre ce genre de personnage. Je dirai même plus. C'est la seule solution si on ne désire pas prendre trop sur soi. Il suffirait de ne plus revenir chez elle. Plus jamais. Fleur ignore mon adresse. Elle ne sait pas qui je suis, elle ignore tout de moi. Et puis, elle ne quitte jamais son domicile. Normal, elle est agoraphobe depuis dix ans, paraît-il. Enfin, j'exagère un peu. Elle sort faire ses courses tous les jeudis matin, le seul jour de la semaine où il n'y a jamais une âme dans la rue avant midi. À vrai dire, je serais bien incapable de l'abandonner. Elle est si fragile.

Un jour pourtant, il le faudra bien. Plus on rallonge, plus ce sera difficile, j'en suis conscient. Je pense qu'elle en mourrait de chagrin si je lui faisais une chose pareille. Puis, comment passer devant chez elle sans s'arrêter un instant ? Juste cinq minutes, pas plus. On se laisse prendre par les sentiments. On accepte un premier café, un second et tant qu'à faire, comme la soupe est chaude, on prendrait bien un petit bol pour se réchauffer. Quand on regarde sa montre, il est parfois un peu tard pour rentrer. Alors comment résister à Fleur lorsqu'elle vous dit dans les yeux qu'on ne peut se quitter comme ça, sans faire l'amour une toute dernière fois. Imparable. Je ne l'aime plus depuis longtemps, elle le sait mais c'est le genre de pot de colle qui vous englue à vie. Je sais aussi qu'elle n'a pas besoin de savoir pour tout deviner. Elle a déduit mon statut de papillon de nuit depuis longtemps. Et tout le reste. Décidément, j'aurais dû la quitter depuis longtemps. J'ai beau me raisonner, rien n'y fait…

*
* *

J'ai la nette impression d'avoir oublié quelqu'un tout à l'heure en énumérant les habitants de mon immeuble. Ah, oui. Sinatra, le chat de gouttière ! Attaché à l'immeuble depuis des années, il se satisfait de la charité éparse de ses hôtes sans marquer sa préférence pour l'un ou l'autre locataire. Il n'appartient à personne, sauf à lui-même. Il sait pourtant se faire désirer et n'a aucunement besoin de ruser pour sa pitance. Tout le monde craque pour Sinatra. Dans la rue, c'est pareil. Le facteur, le cafetier d'en face, le flic de quartier, le clochard du coin qui lui a donné l'autre jour la moitié de son sandwich au thon. Malin, le Sinatra. Un vrai don Juan doublé d'un stratège hors pair.

Moi aussi, j'avoue avoir craqué comme les autres lorsque je vis pour la première fois ce jeune chaton étendu félinement sur mon appui de fenêtre, un après-midi où je revenais de promenade. Peut-être avais-je su conserver au fond de mon cœur une once d'humanité pour le moins surprenante, moi qui n'aime personne,

ni homme ni bête. Sinatra se montra sans doute, ce jour-là, à la hauteur de son hôte atrabilaire et hautain car depuis lors, l'horrible misanthrope que je suis lui prodigue chaque jour que Dieu fait, son lot d'affection et de caresses et lui achète de la charcuterie premier choix tous les samedis, enfin, lorsque j'y pense évidemment. Peut-être n'avais-je rien trouvé d'autre, chez ce félin d'exception, que mon alter ego, tout simplement.

À part cela, je ne fais rien de mes journées. Rien ! Mais j'ai une excuse, je suis riche, fichtrement riche ! Plein aux as depuis le décès de mon oncle Georges, un homme fortuné dont je fus le seul héritier. Je devais avoir une quinzaine d'années. Lorsque vint l'âge adulte, le notaire grec Nikos Anankè me conseilla paternellement de revendre tous les biens et de solder les affaires de mon oncle sans plus tarder. Il me proposa bien entendu de me dégager de cette corvée en s'occupant personnellement des négociations, n'ignorant rien de mon oisiveté légendaire et surtout de mon intention de m'engager à la Légion étrangère.

« … Placez le tout à la banque, mon petit Gérard, ne gardez rien ! Répartissez-le en trois placements différents, grand maximum », m'avait-il sincèrement conseillé comme un père à son fils en souvenir de son seul et véritable ami, ce brave oncle Georges. « Vous vous constituerez ainsi, sans le moindre effort, un matelas financier dont la moitié des intérêts vous garantiront à eux seuls une rente suffisante et confortable jusqu'à la fin de vos jours », avait-il ajouté avant de me laisser seul, perdu dans mes pensées orphelines. Une vie de prince, en somme.

Depuis le début de ce mois d'août, le plus beau mois de l'année, je consigne désormais les instants clés de l'existence sur mon ordinateur portable dans l'espoir ténu de conjurer cette fêlure qui handicape ma vie à coups de grisou. Et qui sait, arriver un jour, comme l'a écrit Stendhal, à ne collectionner que les moments de bonheur…

PREMIER RÉCIT

Août 2040… Il y a ceux qui sont bien nés, qui empochent sans se poser de question. J'en fais partie. D'autres qui s'en sortent vaille que vaille en faisant mine de garder la tête haute. Puis il y a ceux qui crèvent.

— Combien la petite bouteille d'eau ?
— 30 dollars.
— Merci.

La journée, je ne bois que de l'eau. La nuit, c'est différent. Tout dépend de l'atmosphère, la subtilité ou l'imprévisibilité d'une rencontre. Je reste parfois des mois sans boire une goutte d'alcool. À vrai dire, ce n'est guère une passion car j'aime conserver l'esprit lucide et froid. Si parfois je déroge à ce principe, c'est juste une question de circonstance. Il n'y a pas de règle.

Quand j'y pense… Deux ans déjà que j'ai quitté l'armée.

À la base, j'obtiens un premier prix de conservatoire à vingt-trois ans. Sur un coup de tête, je m'engage pour cinq ans à la Légion. Au terme du contrat, je rempile pour trois ans. En tout, huit ans à la Légion étrangère !

Une sacrée expérience mais depuis ma réinsertion à la vie civile, je ne veux plus en parler. Seules quelques évocations intéressantes sur le plan individuel. Pour le reste, comment dire, « les missions humanitaires » laissent franchement peu de place aux bons souvenirs. Il ne fallait jamais prononcer le mot « guerre ». Tout au plus pouvait-on en évoquer le concept comme une chose définitivement